

et mécontent à la fois, il avait constaté de ses propres yeux le réveil florissant de l'ennemi héréditaire de Rome : la richesse des terres, la foule circulant dans les rues, le matériel naval immense de la république phénicienne, lui avaient donné à penser : déjà il voyait dans l'avenir se lever un second Hannibal, poussant contre Rome les armes et les ressources de la patrie ! Dans sa conviction honnête et virile, si étroite qu'on la veuille, il se disait que le salut de Rome n'était point assuré, tant que Carthage restait debout. Revenu à Rome, il s'empessa d'en dire son avis en plein Sénat. Sa politique chagrine rencontra des adversaires dans les libres penseurs du parti aristocratique, dans *Scipion Nasica* surtout, qui, combattant sans ménagements les haines aveugles du vieux Censeur, démontrèrent combien était peu dangereuse à l'avenir cette ville uniquement adonnée au négoce ; combien les Phéniciens, ses habitants, se déshabituèrent de la pensée et de la pratique de la guerre, et combien enfin l'existence d'un grand marché commercial se pouvait concilier avec la suprématie politique de Rome. Certes, on eût voulu faire descendre Carthage au rang de simple ville provinciale, que la chose eût été exécutable ; et même, au regard de sa condition présente, sa transformation n'eût point paru sans quelques avantages aux Phéniciens. Mais ce n'était point assez pour Caton que l'assujettissement de la cité tant odieuse, il lui fallait sa destruction. Son opinion trouva des partisans, soit parmi les hommes politiques, qui voulaient faire passer les territoires d'outre-mer sous la dépendance immédiate de la République, soit et surtout parmi les hommes de finance et les grands spéculateurs, dont l'influence était puissante, et qui, Carthage rasée, se croyaient les héritiers directs de la grande capitale de l'argent et du commerce. La majorité décida qu'à la première occasion favorable, — il fallait bien l'attendre, par égard pour

l'opinion publique, — la guerre serait déclarée à Carthage et que Carthage serait rasée. Le prétexte cherché se trouva vite. Les agressions de Massinissa, l'appui inique que lui prêtait Rome, avaient ramené à la tête des affaires dans la ville africaine *Hasdrubal* et *Carthalo*, les chefs de la faction patriote. Comme les patriotes d'Achaïe, sans aller jusqu'à la révolte contre la suprématie de Rome, ils n'en voulaient pas moins défendre contre Massinissa, même les armes à la main, s'ils en étaient réduits là, les droits que les traités reconnaissaient encore à leur patrie. Ils firent bannir de Carthage quarante des partisans les plus compromis du roi numide, et le peuple jura de ne jamais, à quelque condition que ce fût, leur rouvrir les portes de la ville. En même temps, et pour repousser les attaques auxquelles on s'attendait de la part du chef ennemi, une forte armée fut levée chez les Numides indépendants. *Arkobarzane*, petit-fils de Scyphax, la commandait (vers 600). Massinissa, toujours prudent, se garda bien d'armer : il se soumit sans conditions à la décision de Rome, en ce qui touchait les territoires sur le Bagradas. C'était ouvrir aux Romains le spécieux prétexte d'une accusation contre Carthage : Carthage armait évidemment pour faire la guerre à Rome : il fallait qu'elle licenciât immédiatement ses troupes et qu'elle détruisit ses approvisionnements maritimes. Déjà le grand conseil cédait : mais le peuple s'opposa à l'exécution des ordres donnés, et les envoyés romains, porteurs de la sentence, coururent même de grands dangers. Massinissa, aussitôt, d'envoyer son fils *Gulussa* en Italie, pour dénoncer les préparatifs qui se continuent à Carthage en vue d'une guerre de terre et de mer, et pour hâter l'explosion des hostilités. Une nouvelle ambassade de dix envoyés romains vient dans la cité condamnée, et y constate en effet la réalité des armements

452 av. J.-C.

poussés en toute hâte (602). Cependant le Sénat, malgré l'avis de Caton, ne veut point encore en venir à la rupture ouverte ; il est décidé, en séance secrète, seulement, qu'il y aura déclaration de guerre, si les Phéniciens persistent à garder leurs soldats sous les armes, et ne livrent pas aux flammes leur matériel naval.

Sur ces entrefaites la guerre avait déjà éclaté entre les Africains. Massinissa confiant à son fils Gulussa les bannis de Carthage, les avait fait conduire jusqu'aux portes de la ville. Ils trouvèrent les portes fermées. Quelques Numides s'en revenant furent massacrés. Aussitôt Massinissa de mettre son armée en mouvement : la faction patriote dans Carthage se prépare de son côté au combat. Mais le chef de ses troupes, Hasdrubal, était l'un de ces généraux, trop souvent choisis à Carthage, qui ne semblent faits que pour la ruine du soldat. On le voyait, vêtu de la pourpre, parader fièrement comme un roi de théâtre : jusque dans le camp, son ventre était son dieu : lourd, chargé d'embonpoint et vaniteux, il n'était rien moins que l'homme du moment. Il eût fallu pour tirer Carthage de l'abîme le génie d'un Hamilcar, le bras d'un Hannibal ; et encore, qui oserait dire qu'ils eussent pu la sauver ? La bataille eut lieu : Scipion Emilien y assistait. Alors tribun militaire à l'armée d'Espagne, il avait été envoyé vers Massinissa pour prendre, et ramener des éléphants d'Afrique. Placé au haut d'une colline, « comme Jupiter sur l'Ida, » il vit toute la mêlée. Quoique renforcés par six mille cavaliers numides que leur avaient donné des chefs mécontents et hostiles au roi, quoique supérieurs à celui-ci par le nombre, les Phéniciens n'en eurent pas moins le dessous. Après leur défaite ils offrirent et de l'argent et des cessions de territoire ; et Scipion, à leur sollicitation, s'entremet pour le traité à conclure : mais on ne pouvait s'entendre, les Carthaginois, en fin de compte, refusant

la remise des Numides transfuges. Toutefois, à peu de temps de là, Hasdrubal est enveloppé par l'armée ennemie, et il accorde à Massinissa tout ce qu'il exige : extradition des transfuges, rentrée des bannis dans Carthage, reddition des armes, passage des troupes sous le joug, paiement d'un tribut annuel de 400 talents (170,000 *thal.*, ou 637,500 fr.) pendant les cinquante années qui vont suivre. Cette honteuse capitulation n'est pas même observée ; les Numides la violent, et massacrent les bandes désarmées des Carthaginois sur la route même qui les ramène dans leur cité !

Les Romains s'étaient gardés d'empêcher l'explosion de la guerre, en intervenant à l'heure opportune : la guerre avec Massinissa faisait trop bien leur affaire ; et les Carthaginois, en entrant en campagne, contrevenaient au traité avec la République, qui leur défendait de prendre les armes contre un allié de Rome, et de les porter au delà de leur frontière (III, pp. 248, 264). Et puis, ils n'avaient plus devant eux qu'un adversaire déjà battu. Dans la prévision de l'occasion, les contingents d'Italie avaient été mandés, les vaisseaux étaient réunis ; à toute heure, à toute minute, la déclaration de guerre était prête. A Carthage, on essaya de tous les moyens pour détourner la tempête. Les meneurs des patriotes, Hasdrubal et Carthalo, sont condamnés à mort : une ambassade est envoyée à Rome, leur imputant la responsabilité des torts. Mais à la même heure partait d'Utique, la seconde ville des Phéniciens de Libye, d'autres ambassadeurs, avec pleins pouvoirs de donner leur ville à Rome en toute propriété. En présence de cette soumission spontanée de la voisine de Carthage, il était presque dérisoire de ne vouloir expier la faute commise que par le supplice de deux Carthaginois notables. Le Sénat décida que les satisfactions offertes étaient insuffisantes. Quelles excuses suffiront ?

Rome
déclare la guerre.

lui fut-il demandé. On répondit que les Carthaginois le savaient. En effet, ce que Rome voulait, il n'était pas permis de l'ignorer : mais comment se soumettre à l'affreuse pensée que la dernière heure de la patrie avait sonné ? Une fois encore les ambassadeurs de Carthage reprirent la route d'Italie : ils étaient trente en nombre, avec un mandat illimité. Quand ils arrivèrent (au commencement de 605), déjà la guerre était déclarée ; la double armée consulaire embarquée : ils tentèrent encore de conjurer l'orage et offrirent une soumission sans conditions. Le Sénat leur fit savoir que Rome voulait bien garantir à Carthage son territoire, sa liberté municipale et sa législation locale ; qu'elle garantissait aussi le domaine public et la propriété privée, mais qu'en échange, les Carthaginois auraient d'abord, et dans le mois, à envoyer à Lilybée, où ils seraient remis aux mains des consuls déjà en route pour la Sicile, trois cents otages choisis parmi les enfants des familles maîtresses du gouvernement ; puis, qu'ils auraient à se soumettre aux ordres que les mêmes consuls leur feraient connaître aux termes des instructions dont ils étaient porteurs. On a crié à la duplicité de Rome : accusation certes mal fondée, ainsi que le firent remarquer aussitôt les plus clairvoyants d'entre les Carthaginois. La conservation de Carthage seule exceptée, tout ce qu'ils pouvaient demander encore était accordé, et par cela même qu'il n'était point question d'arrêter l'embarquement des troupes, le Sénat disait assez quelles étaient ses intentions. Il agit, cela est vrai, avec une dureté impitoyable ; mais il ne se donna pas le moins du monde les apparences de la douceur. Pendant ce temps, à Carthage, on ne voulut pas voir, et il ne se trouva point d'homme politique qui sût ou pousser toute cette folle multitude de la ville à l'extrême effort de la résistance, ou la conduire à l'extrême résignation. A la

449 av. J.-C.

nouvelle venue à la fois de la terrible sentence qui dénonçait la guerre, et de la réclamation des otages, alternative plus douce, on opta aussitôt pour celle-ci, et l'on se prit à espérer : on n'avait pas le courage, se livrant pieds et poings liés à l'ennemi mortel de Carthage, d'envisager la situation dans la réalité de ses inévitables conséquences. Les otages arrivés à Lilybée, les consuls les expédièrent à Rome, et quant aux ambassadeurs de Carthage, ils remirent à leur faire connaître en Afrique leur décision ultérieure. Le débarquement des troupes s'opéra sans obstacle ; les vivres réclamés furent aussitôt livrés. La *Gérousie* carthaginoise vint à Utique, où les consuls avaient leur quartier général, pour y prendre leurs ordres : le désarmement de la ville fut tout d'abord réclamé. Mais, disaient les Carthaginois, comment nous défendre contre nos bannis, contre Hasdrubal, qui s'est enfui pour échapper à la peine capitale, et dont l'armée compte vingt mille rebelles ? Rome y pourvoira, leur est-il répondu. On obéit : le conseil de la cité comparait devant les consuls : on dépose devant eux tout le matériel naval, tous les approvisionnements des arsenaux publics, toutes les armes trouvées chez les particuliers — dont trois mille armes de jet et deux cents mille armures complètes — ; et l'on demande ce que Rome exige encore. C'est alors que se levant, le consul *Lucius Marcius Censorinus* révèle aux malheureux leur sort : conformément aux instructions du Sénat, leur ville est condamnée : elle sera rasée, mais les habitants peuvent se retirer sur tel lieu qu'ils choisiront de son territoire, et s'y établir à deux milles [allemands, quatre lieues] au moins de la mer. La mesure était comble. A cet ordre cruel, les Phéniciens se réveillent : tout ce qu'il y a en eux d'enthousiasme héroïque ou d'illusions se rallume ; ils vont lutter comme les Tyriens jadis ont tenu tête à Alexandre, comme les Juifs un jour s'opiniâ-

Les Carthaginois résistent.

treront contre Vespasien. La patience de ce peuple avait été sans exemple; il s'était résigné à l'asservissement et à l'oppression : mais lorsqu'il ne s'agira plus seulement du salut de l'État, de la liberté nationale, quand il faudra quitter le sol aimé de la cité de ses pères, quand il faudra délaisser cette antique et adorée patrie maritime, toute cette population de marchands et de matelots se lèvera enfin, et sans exemple aussi sera sa fureur. De salut ou d'espérance il ne pouvait être question : avoir l'intelligence de la situation, c'était voir la nécessité de la subir : mais la voix des hommes, en petit nombre, qui conseillaient de se courber sous le sort inévitable, se perdit parmi les hurlements tumultueux de la foule, comme le cri du pilote dans la tempête. Le peuple, dans ses illusions fanatisées, s'en prit à ses magistrats, qui avaient voté la remise des armes et des otages, et aux envoyés de la cité, porteurs innocents du fatal message. Ceux de ces derniers, qui avaient osé rentrer à Carthage, payèrent leur retour de leur vie, et quant aux rares Italiens que le hasard avait amenés dans la ville, ils furent mis en pièces : vengeance anticipée de la destruction qui menaçait la patrie. Nulle délibération formelle n'est prise : on est sans armes : mais il va de soi qu'on se défendra. Les portes sont fermées : on entasse les pierres auprès des créneaux des murailles, dépouillées de leurs anciens approvisionnements en projectiles. Hasdrubal, petit-fils maternel de Massinissa, reçoit le commandement : tous les esclaves sont déclarés libres. L'armée des émigrés, qui obéit au fugitif Hasdrubal, est encore maîtresse du territoire carthaginois, à l'exception des places maritimes occupées par les Romains sur la côte de l'est, Hadrumète, Leptis la petite, Thapsus, *Achulla* et Utique : comme elle serait un inestimable renfort, on la conjure de venir en aide à la commune patrie à l'heure du danger. En même temps, en vrais Phéniciens qu'ils

sont, les Carthaginois cachent leur exaspération immense sous le manteau de la faiblesse qui s'humilie. Afin de tromper l'ennemi, par un message expédié aux consuls, ils sollicitent un armistice de trente jours, une dernière ambassade partant pour Rome. Ils n'ignorent pas que cette demande déjà refusée une fois, les consuls ne peuvent ni ne la veulent accorder : mais la démarche n'en aura pas moins pour effet de confirmer les consuls dans la supposition toute naturelle qu'après la première explosion du désespoir de la foule, la ville sans défense se soumettra. Et de fait, les Romains différèrent leur attaque. Profitant d'un répit précieux, les Carthaginois refont leurs armements, et fabriquent des projectiles : nuit et jour, jeunes et vieux, hommes et femmes, tous travaillent, forgent, entassent armes et machines : on abat les édifices publics, pour en tirer le bois et les métaux : les femmes donnent leurs cheveux pour les cordes des arcs et des frondes : en un temps incroyablement court, les murs et les hommes sont réarmés. Et chose par-dessus tout étonnante au milieu même des prodiges enfantés par l'effort original et démoniaque à la fois des haines nationales, les consuls ne surent rien, ne virent rien, postés qu'ils étaient à quelques milles de Carthage! Quand enfin ils sortirent de leur camp devant Utique, las d'attendre, et croyant n'avoir besoin que d'échelles pour monter sur les murailles nues de la ville condamnée, tout à coup, surpris et épouvantés, ils se trouvent en face de remparts couronnés de catapultes : la grande et populeuse cité, où ils croyaient entrer sans coup férir comme en un bourg ouvert, se montre puissante encore, et toute prête à se défendre jusqu'au dernier homme.

Carthage devait sa force et à la nature¹ et à l'art : ses

¹ La ligne des côtes a été profondément modifiée avec les siècles; et
IV.

Position
de Carthage.

habitants, demandant leur salut à la solidité de ses murailles, avaient tout fait de leurs mains pour ajouter aux ressources de la situation. Au fond du vaste golfe de *Tunis*, entre le cap *Farina* à l'ouest, et le cap *Bon* à l'est, se projetait du couchant vers l'orient une langue de terre entourée de trois côtés par les eaux, et ne tenant à la terre-ferme que par le sud-ouest. Entièrement plat, et n'ayant guère qu'une largeur d'une lieue à son point le plus étroit, l'isthme allait s'élargissant à l'intérieur du golfe, et se termine encore par les deux hauteurs de *Djebel-Kawi* et *Sidi-Bou-Saïd*: au milieu est la plaine d'*El-Mersa*. Carthage occupait le flanc sud, dominé par le coteau de *Sidi-Bou-Saïd*. La déclivité rapide des hauteurs, les rochers et les bas-fonds nombreux en mer, constituaient du côté du golfe une défense naturelle des plus sûres: il avait suffi pour la compléter d'un simple mur d'enceinte. Mais vers l'ouest ou du côté de la terre, la nature n'ayant rien fait pour protéger la ville, les Carthaginois avaient eu recours à tous les moyens de défense alors connus et pratiqués. Ainsi que le démontrent les vestiges des murs récemment découverts, et qui concordent exactement avec la description de Polybe, l'enceinte qui regardait la terre-ferme se composait d'un mur extérieur de 6 pieds et demi d'épaisseur, flanqué par derrière et dans tout son parcours, vraisemblablement, de grandes casemates, séparées de lui à leur tour par un chemin couvert de 6 pieds de large. Ces casemates avaient 14 pieds de profondeur, sans compter les parois d'avant et d'arrière, lesquelles

il est devenu presque impossible de reconnaître et de fixer les points principaux des localités anciennes, sur l'emplacement de l'ancienne cité. On retrouve son nom dans celui du cap *Carthadschênâ*, ou *Ras Sidi Bou Saïd* (du nom du *marabout* qui l'occupe), placé à l'extrémité la plus orientale de la presqu'île, et dont le sommet, à 393 pieds au-dessus de la mer, domine tout le golfe. [Voir le plan de Carthage, *Atlas antiquus*, de Spruner, pl. XIII (3^e édit.).]

mesuraient largement 3 pieds chacune¹. Cette énorme

¹ Nous donnons ici les mesures relevées par Beulé (*Fouilles à Carthage*, 1861) en mètres et en pieds grecs (soit 0,309^m = 1 pied grec) :

Mur extérieur.....	2 ^m	=	6 p. 1/2.
Corridor ou chemin couvert..	1,9	=	6
Mur d'avant des casemates...	1	=	3 1/2.
Casemate voûtée.....	4,2	=	14
Mur du fond.....	1	=	3 1/2.

Épaisseur totale de l'enceinte.... 10,1 = 33 p. grecs,

ou, suivant les mesures de Diodore (p. 522), 22 coudées (1 coudée grecque = 1 1/2 p.). Tite-Live (dans *Orose*, 4, 22) et Appien (*Punic.*, 95), qui paraissent avoir eu devant les yeux un autre document moins exact fourni par Polybe, ne portent l'épaisseur totale qu'à 30 pieds. La triple enceinte d'Appien, car c'est à lui que remonte la fausse indication que Florus a propagée (1, 31), n'est autre chose que le mur extérieur, le mur d'avant et le mur de fond des casemates. Leur juxtaposition n'est pas un fait fortuit, et les ruines retrouvées par Beulé mettent, à n'en pas douter, devant les yeux de l'antiquaire les restes de la fameuse enceinte de la ville phénicienne, les objections de Davis (*Carthage and her remains*, p. 370 et suiv.) ne tendant qu'à prouver une chose, c'est qu'avec la meilleure volonté du monde, il n'est pas possible d'ébranler la certitude des résultats les plus essentiels des fouilles du savant français. Il faut d'ailleurs reconnaître que les anciens auteurs, dans leurs descriptions topographiques, n'avaient point en vue toute l'enceinte de la citadelle, mais seulement l'enceinte de Carthage du côté de terre, et dont faisait partie intégrante le mur flanquant au sud le coteau couronné par cette même citadelle (*Oros.*, 4, 22). Ce qui confirme cette interprétation, c'est que les fouilles à l'est, au nord et à l'ouest, n'ont mis à nu aucun vestige de fortification, et qu'au sud (et sud-ouest), au contraire, on voit encore les ruines du mur gigantesque dont il vient d'être parlé. Impossible de les prendre pour les restes d'une fortification distincte et séparée du mur de la ville. Si ces fouilles étaient poussées à la profondeur convenable (les fondations du mur trouvé sur la *Byrsa* [*Birs*] sont à 56 pieds au-dessous du sol actuel), il est présumable qu'elles mettraient au jour, sur toute la ligne d'enceinte du côté de terre, des fondations ou égales ou de même nature, même en admettant qu'au point où le faubourg fortifié de *Magalia* [*Magar*] venait s'appuyer sur la principale enceinte, les remparts aient été construits moins vastes et moins puissants tout d'abord, ou qu'encore ils aient pu être de bonne heure négligés. — Quelle était en tout la longueur de ces murs? c'est ce qu'il n'est pas possible de préciser: toutefois, à en juger par ce fait que 300 éléphants y avaient leurs écuries, avec les magasins à fourrage nécessaires, et à faire entrer en ligne de compte les autres salles et les portes, leur étendue était grande assurément. Enfin, il arriva souvent, on le comprend, qu'on donnait le nom de *Byrsa* à toute la ville intérieure, laquelle renfermait la citadelle ou *Byrsa* proprement dite, et cela par opposition à la ville extérieure, la *Magalia*, enveloppée aussi d'une simple chemise (Appien, *Punic.*, 117. — Nepos, dans *Servius*, ad *Æneid.*, 1, 368).

muraille, construite en gros blocs de pierre taillée, s'élevait sur deux étages, surmontés de créneaux et de grosses tours de quatre étages chacune. Elle avait 45 pieds de haut¹. Dans l'étage inférieur des casernes étaient des écuries et magasins à fourrage pour trois cents éléphants; au-dessus, il y avait des écuries pour les chevaux, des greniers et des casernes². Le rocher du château ou *Byrsa* (*syriaq.*, *Birtha*; *allem.* *Burg*, citadelle) dominait à une hauteur considérable (188 pieds); il avait mesuré en bas 2,000 doubles pas au moins³, et venait tomber sur le grand mur vers l'extrémité sud de celui-ci, absolument comme la paroi rocheuse du Capitole tombait sur le mur d'enceinte, à Rome. Le plateau du sommet portait le vaste temple du dieu de la guérison [*Eschmoun*, *Esculape*], assis sur un soubassement de soixante marches. Au midi de la ville, en tirant vers l'ouest, on rencontrait le lac sans profondeur de Tunès [*mare stagnum*], presque entièrement séparé du golfe par une langue de terre étroite et basse se rattachant au flanc sud de l'isthme carthaginois [*taenia*, *ligula*⁴]: au sud-ouest, s'ouvrait le golfe lui-même. Ici, l'on rencontrait le double port de Carthage, ouvrage de la main de l'homme, le port extérieur ou du commerce [*portus*

¹ Ainsi le dit Appien (*loc. cit.*). Diodore, qui tient compte de la hauteur des créneaux, parle de 40 coudées ou 60 pieds. Les restes actuels ont encore de 13 à 16 pieds, ou de 4 à 5 mètres.

² Les fouilles ont mis à nu des salles en fer à cheval, profondes de 14 pieds grecs sur une largeur de 11: la largeur de l'entrée n'a point été relevée. Pourtant il resterait à vérifier si, d'après ces mesures et celles du corridor, l'installation des éléphants y était réellement praticable. Les parois de refend des salles ont une épaisseur de 1^m1 = 3 pieds grecs 1/2.

³ Oros., 4, 22. — 2,000 pas, ou, comme l'a dû dire Polybe, 16 stades, font environ 3,000 mètres. La colline de la citadelle, sur laquelle est aujourd'hui bâtie l'église de Saint-Louis, mesure au sommet 1,400 mètres de tour environ; à mi-hauteur, elle a 2,600 mètres (Beulé, p. 22): en bas, les chiffres donnés dans le texte doivent se trouver à peu près exacts.

⁴ Elle porte aujourd'hui le fort de la *Goulette*.

negotiatorum], formant un long quadrangle s'ouvrant sur la mer par le côté étroit (l'entrée n'avait que 70 pieds de large), et ayant de vastes quais à droite et à gauche; puis le port de guerre ou *Côthon*¹, affectant une forme concave avec son île au centre où était logée l'amirauté: on n'y accédait que par le port marchand. Entre les deux, passait l'enceinte de la ville, qui allant vers l'est depuis Byrsa, laissait en dehors l'avant-port et le petit isthme du lac, et enveloppait la darse intérieure dont l'entrée se trouvait ainsi commandée comme une porte. Non loin du port de guerre, on voyait la *place du Marché*, se reliant par trois rues étroites à la citadelle, celle-ci ouverte du côté de la ville. Au nord et hors de la ville proprement dite, un vaste espace, à cette époque déjà couvert de maisons de campagne et de jardins richement arrosés, la *Magalia* (ou ville neuve, l'*El-Mersa* d'aujourd'hui) avait aussi sa muraille d'enceinte se soudant à l'enceinte de Carthage. Enfin sur l'autre hauteur de la presqu'île (le *Djebel-Kawi*, près du village actuel de *Qamart*) était la *Nécropole*. Ces trois villes, la vieille, la neuve et la ville des tombeaux, occupaient la pointe de l'isthme dans toute sa largeur d'une rive à l'autre: elles n'étaient accessibles que par les deux grandes voies d'Utique et de Tunès, et par l'étroite langue de terre du lac qu'aucune muraille ne barrait, à la vérité, mais qui, sous la protection même de la place, constituait la position avancée la plus solide pour une armée de défense.

¹ *Côthon*: le nom phénicien du port voulait précisément dire: bassin arrondi. — On en a la preuve par Diodore (3, 44) et par la traduction que les Grecs en donnent [*κόθων*, *coupe*]. Il ne peut s'appliquer d'ailleurs qu'au port intérieur de Carthage. Strabon (17, 2, 14), qui s'en sert pour désigner l'île de l'Amirauté, et Festus (v° *Cothonos*, p. 37) l'emploient dans ce sens. Appien (*Punic.*, 127) est moins exact quand il désigne l'avant-port quadrangulaire (port du commerce) comme faisant partie du *Côthon*.

Mettre le siège devant une grande et forte place comme Carthage était par soi-même déjà une pénible entreprise. Mais les difficultés s'augmentaient encore par cette circonstance que la défense ne se confinait pas aux murailles de la capitale. Grâce à leurs ressources propres, grâce au territoire environnant avec ses huit cents villes, bourgs et villages, en grande partie détenus alors par la faction des émigrés, grâce enfin aux nombreuses tribus des Libyens libres ou à demi-libres, alors hostiles à Massinissa, les Carthaginois pouvaient encore lancer en campagne et tenir sur pied une grosse armée : l'assiégeant avait à tenir compte de l'entraînement désespéré des émigrés ; et les rapides mouvements des cavaliers numides lui préparaient des dangers sérieux.

Siège de Carthage

Les consuls mis dans la nécessité d'un investissement dans les règles, avaient donc une rude mission sur les bras. *Manius Manilius*, qui commandait l'armée de terre, planta son camp en face du mur de la citadelle : au même moment *Lucius Censorinus* avec la flotte, commençait les opérations par mer, et attaquait l'isthme du lac. L'armée carthaginoise, sous les ordres d'Hasdrubal, était postée sur l'autre rive du lac, sous la forteresse de *Néphèris*, d'où il incommodait les soldats romains allant couper des bois pour les machines. Habile officier de cavalerie, *Himilcon Phaméas* tua là aux consuls bon nombre d'hommes. Enfin *Censorinus* parvint à construire deux énormes béliers, et à faire brèche avec eux dans cette partie plus faible de la muraille : mais la nuit arrivait, il fallut remettre l'assaut au lendemain. Dans la nuit, les assiégants bouchèrent l'ouverture de la brèche ; puis, poussant une heureuse sortie, ils endommagèrent les machines des Romains qui, le jour venu, se trouvèrent hors de service. Les Romains n'en tentèrent pas moins l'assaut ; mais la brèche, les pans de murs voisins, les maisons, tout était occupé en force : ils

vinrent imprudemment se jeter sur les obstacles amoncelés, furent repoussés avec grande perte, et auraient souffert bien davantage sans la prudence du tribun militaire *Scipion Emilien* qui, prévoyant l'insuccès de leur folle attaque, tenait ses soldats immobiles et rassemblés non loin de la muraille, et put abriter les fuyards dans leurs rangs. *Manilius* échoua plus malheureusement encore contre l'enceinte du côté de la terre ferme. Le siège traîna en longueur. Les maladies propagées dans le camp par les chaleurs de l'été, le départ du meilleur des deux généraux, *Censorinus*, la mauvaise humeur et l'inaction de *Massinissa* qui, comme bien on s'en doute, ne pouvait voir d'un œil indifférent les Romains s'emparer pour eux-mêmes de la proie tant convoitée, puis bientôt (fin de 605) la mort du roi nonagénaire, mirent une digue à toutes les opérations offensives. Les Romains avaient assez à faire de préserver leurs vaisseaux de l'atteinte des brûlots de l'assiégé, leur camp de ses attaques nocturnes, et d'assurer la nourriture des hommes et des chevaux derrière un retranchement naval, en envoyant leurs fourrageurs dans la contrée d'alentour. Deux expéditions lancées contre *Hasdrubal* avortèrent : la première même, mal guidée et s'égarant dans un pays difficile, s'était terminée presque par un vrai désastre. Toutefois la guerre, inglorieuse au regard des généraux et de l'armée, était pour le tribun militaire *Scipion Emilien* l'occasion d'illustres exploits. A lui revenait l'honneur, quand la nuit l'ennemi avait assailli le camp, de l'avoir tourné, pris à dos, et forcé à la retraite. Lors de la première pointe sur *Néphèris*, après le passage d'une rivière effectué malgré son avis, et qui allait être la perte de l'armée, il avait réussi, en se jetant sur le flanc des Carthaginois, à dégager les légionnaires en pleine retraite : sa bravoure, témérairement héroïque, avait sauvé même une division que tous regar-

449 av. J.-C.